

LA VOIE

BEECHWOOD

SECTIONALS

Section 51



En passant devant le Centre commémoratif national Beechwood, le début de la section 51 débouche sur une crête de collines ondoyantes, s'ouvrant sur un paysage bucolique avec des arbres imposants qui ont poussé au fil des siècles. Le paysage naturel de cette section recèle de beaux monuments, statues et de symboles, chacun illustrant un volet unique de l'histoire de notre nation.

Cette section présente une grande diversité de personnes de différents groupes culturels, communautés ethniques et groupes religieux, décrivant l'essence même du cimetière national du Canada. La variété des langues et des textes reflète la mosaïque de notre pays et témoigne de notre identité canadienne partagée – l'inclusion.



LES STATUES : UNE FACON DE SE SOUVENIR

Les statues et les sculptures ont toujours joué un grand rôle dans la vie des habitants de la planète. Depuis les premiers humains, des statues et des sculptures ont servi à représenter une grande variété de thèmes : divinités, dieux, héros, leaders et même nos êtres chers. Les statues et les sculptures offrent aux gens un moyen de se souvenir, de vénérer, de célébrer, de trouver du réconfort et même de guérir.

La Section 51 englobe un éventail de statues et de sculptures qui célèbrent la vie et pleurent le décès de ceux qui nous ont précédés.



LE SAVIEZ-VOUS?

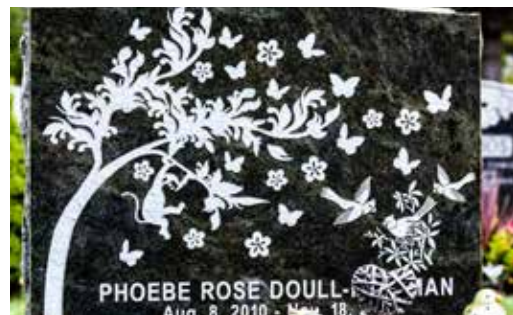
L'ange pleureur est aussi connu comme l'ange de la douleur, symbolisant le chagrin lui-même, mais aussi le deuil d'une mort prématurée.



LES PIERRES TOMBALES NOUS PARLENT

Des milliers de symboles ou d'emblèmes religieux et laïques différents ont orné de pierres tombales à travers les âges. Certains indiquent des attitudes envers la mort et l'au-delà, certains illustrent des affiliations à certaines organisations sociales, certains affichent même le métier, la profession et d'autres l'identité ethnique.

Même si beaucoup de ces symboles ont des interprétations simples, il n'est pas toujours facile de déterminer leur signification et leur importance. Peu de gens étaient présents lorsque ces symboles ont été gravés dans la pierre. Il est impossible de connaître les intentions ou les pensées de nos ancêtres. Ils peuvent y avoir inclus un symbole particulier sans autre raison que sa supposée beauté.



COMMENT NOUS VÉNÉRONS NOS DISPARUS

De nombreuses traditions ont été transmises de génération en génération à travers différentes croyances religieuses et culturelles.

La vénération des morts, y compris de nos ancêtres, repose sur l'amour et le respect du défunt. Elle se rapporte aux croyances selon lesquelles les morts continuent d'exister et peuvent posséder la capacité d'influencer l'avenir des vivants. Dans certaines cultures, la vénération des ancêtres a pour but d'assurer leur bien-être continu et leur attitude positive envers les vivants, et parfois de demander des faveurs spéciales ou de l'aide.

La fonction sociale ou non religieuse de la vénération des ancêtres consiste à cultiver les valeurs de parenté, comme la piété filiale, la loyauté familiale et la continuité de la lignée familiale. La vénération des ancêtres se produit dans des sociétés présentant tous les niveaux de complexité sociale, politique et technologique, et elle demeure une composante importante des pratiques sociales dans les temps modernes.

Nourriture – Certaines cultures croient que les descendants doivent réellement subvenir aux besoins de leurs ancêtres, et leurs pratiques comprennent souvent des offrandes en nourriture et autres articles.

Pierres sur les monuments – La tradition consistant à placer des pierres sur des monuments chaque fois qu'une personne visite une tombe remonte au début des temps où les tombes peu profondes étaient couvertes de roches pour protéger le site contre les animaux sauvages. Chaque fois que des membres de la famille visitaient une tombe, ils apportaient avec eux un seau de pierres pour réparer les dégâts causés à la tombe. Aujourd'hui, les familles maintiennent encore cette coutume en apportant une pierre et en la plaçant sur le monument.

Le fondement de ces traditions et de bien d'autres consiste à montrer du respect et de l'honneur pour les morts.



L'ÉLÉPHANT : SYMBOLE DE LOYAUTÉ

Beaucoup de gens vénèrent l'éléphant comme un symbole de force et de puissance. Il est également loué pour sa taille, sa longévité, son endurance, ses facultés mentales, son esprit de coopération et sa loyauté.

Nous acquérons une signification plus symbolique de l'éléphant en l'observant dans la nature. Plus précisément, il est considéré comme un symbole de responsabilité, car il prend grand soin de sa progéniture, ainsi que de ses seniors. L'éléphant a également une immense détermination et loyauté – toujours prêt à se battre pour les autres et à défendre les membres de son groupe dans son habitat naturel.

Les éléphants expriment également une sensibilité et une relation sociale avancées, en particulier pendant les périodes de mortalité, en recouvrant les membres de leurs troupes avec des feuilles et des brindilles.



LE SAVIEZ-VOUS?

L'éléphant est généralement considéré comme un symbole de bonne chance et de bonne fortune.

LES PERSONNES DE BEECHWOOD

CARMEN JOLICOEUR : Une Canadienne qui adorait le flamenco Section 51S, Lot 1271



Née au Costa Rica en 1926, Carmen Jolicœur déménage avec sa famille à Montréal à l'âge de 4 ans. Elle fréquente l'École des beaux-arts de Montréal et, dès l'âge de 8 ans, elle pratique la danse classique. Pendant plusieurs années, elle joue dans une compagnie de ballet. En 1948, à l'âge de 22 ans, elle reçoit une bourse de quatre ans du gouvernement espagnol, qui lui permet de voyager en Espagne et de suivre des cours de danse espagnole. Là, elle développe un grand intérêt et une grande aptitude pour le flamenco. Après deux années passées en Espagne, Carmen Jolicœur commence à danser le flamenco dans un théâtre madrilène et aussi avec une compagnie de ballet en tournée en Scandinavie, en Grande-Bretagne, en France et en Italie. Elle a dansé avec le célèbre Antonio d'Espagne et, en 1950,

elle danse en solo au Teatro Fontalba de Madrid.

En 1953, en vacances au Canada, elle rencontre Paul Jolicœur qu'elle épousera par la suite. À Montréal, elle crée sa propre compagnie de danse et prend le nom de scène de Carmen Cortez. Elle participe à des émissions de radio et de télévision de la SRC. En 1973, la famille s'installe à Ottawa et Carmen Jolicœur commence à enseigner le flamenco à l'École de ballet classique d'Ottawa. Elle devient la première artiste et professeure de danse espagnole au Canada. Elle travaille aussi dans le théâtre, en chorégraphiant des numéros de danse flamenco pour divers théâtres, dont le Théâtre Triangle Vital à Montréal. Sa carrière d'enseignante durera plus d'une décennie avant qu'elle ne soit obligée de prendre sa retraite en raison de problèmes de santé. Carmen Jolicœur, célèbre danseuse de flamenco espagnol, meurt le 10 octobre 1998.

La joie de la danse, sculpture en bronze de D. E. McDermott, se dresse sur sa pierre tombale.

JOHN EMILIUS FAUQUIER fut un de nos grands aviateurs Section 51N, Lot 15



Né à Ottawa le 19 mars 1909, John Fauquier travaille comme courtier à Montréal dans les années 1920, mais son premier amour était l'aviation. Il lance une entreprise de vols commerciaux à Noranda, au Québec, et offre ses services à l'Aviation royale canadienne lorsque la guerre éclate en septembre 1939.

Compte tenu de son expérience, il est d'abord instructeur jusqu'à son affectation à l'étranger en juin 1941. Fauquier a un dossier de guerre exceptionnel. En septembre 1941, il se joint au 405^e Escadron, premier escadron canadien de bombardiers formé à l'étranger. Il prend le commandement de l'escadron en février 1942. Au printemps suivant, il est affecté aux Pathfinders, un des escadrons d'élite de la Royal Air Force. En août 1943, il est chargé de détruire les installations de fusées V-1 à Peenemunde et son succès dans cette mission lui vaut d'autres honneurs et décorations. Promu commodore de l'air et affecté à un emploi de bureau, Fauquier revient au grade de colonel d'aviation et il est affecté au 617^e Escadron de la RAF, le fameux Dambusters.

Encore une fois, il s'avère être un leader d'une aptitude extraordinaire. À la fin de la guerre, Fauquier est le seul Canadien à avoir reçu trois fois l'Ordre du service distingué; il a également obtenu la Croix du service distingué, a été mentionné dans les dépêches et a été honoré par la France pour son magnifique bilan de guerre. En 1973, Fauquier est inscrit au Temple de la renommée de l'aviation canadienne comme l'un des aviateurs les plus héroïques de notre pays. Il meurt à Toronto, le 3 avril 1981.

CAROLINE GALLOWAY FUT PLUS QU'UNE JOURNALISTE – Section 51S, Lot TG 367, Tombe 2



Jean Caroline Love débute sa carrière dans le journalisme comme tant d'autres, en écrivant pour un journal universitaire. Dans les années 1930, elle fait partie du personnel du Varsity, le journal de l'Université de Toronto, avec le futur duo de comédiens Johnny Wayne et Frank Shuster.

Elle couvre également des affectations spéciales pour le Toronto Star. Elle est enseignante aussi bien que journaliste; elle dirige un cours de journalisme au YMCA de Toronto et enseigne la littérature anglaise, l'anglais commercial et la publicité dans une école professionnelle. Plus tard, elle dirige le West Toronto Weekly et devient rédactrice adjointe des nouvelles pour le Toronto Star Weekly. Après la Seconde Guerre mondiale, elle épouse le colonel Strome Galloway, soldat, journaliste occasionnel, auteur prolifique et cofondateur de la Ligue monarchiste du Canada.

Contrairement aux attentes de l'époque, Galloway n'arrête pas d'écrire. Dans les années 1950, sa chronique « Sisters All » paraît dans plusieurs hebdomadaires de l'Ontario sous la signature « Jean Love Galloway ». Elle préside les sections de Toronto et d'Ottawa du Canadian Women's Press Club. Pendant plusieurs années, elle écrit des reportages pour l'agence d'information de la Presse canadienne de Fort Churchill et d'Europe. Elle décède à Ottawa le 11 août 2002.

LORRIS ELLIOTT a confronté le racisme au Canada – Section 51S, Tombe 336



Lorris Elliott est né le 20 décembre 1931 dans la République de Trinidad-et-Tobago aux Antilles. Il grandit sur l'île et fréquente l'université au Queen's Royal College. Après l'obtention de son diplôme, il enseigne à l'école secondaire de Trinité-et-Tobago de 1950 à 1959. Il émigre à Vancouver en 1959 et s'inscrit à l'Université de la Colombie-Britannique.

Il se révèle être un étudiant dévoué et déménage à Montréal où il s'inscrit au programme de doctorat en littérature anglaise de l'Université de Montréal. Il obtient son doctorat en 1974 pour sa thèse intitulée *Time, Self, and Narrative: A Study of Wilson Harris's "Guiana Quartet"*, qui examine une œuvre d'un poète noir contemporain, Wilson Harris. Tout en travaillant à son doctorat en 1969, Elliott commence à enseigner à l'Université McGill. En plus d'enseigner, il est aussi acteur, écrivain et éditeur. Il écrit plusieurs pièces qui ont été mises en scène, mais jamais publiées.

Les pièces d'Elliott se concentrent sur le monde habité par des minorités, que ce soit dans les Antilles ou au Canada. Par exemple, sa pièce intitulée *How Now Black Man* raconte les aventures d'un noir antillais, tandis qu'une pièce plus récente, *The Trial of Marie Joseph Angélique – Negress and Slave*, raconte l'histoire de la femme accusée d'avoir mis le feu à Montréal en 1734. Parce qu'Elliott n'a pas publié ses pièces, on a peu d'informations sur leur mise en scène, leur accueil par le public ou même leur contenu.

Maintenant, elles sont essentiellement perdues pour le public, bien que certaines informations soient connues. Par exemple, la pièce *How Now Black Man* a été produite au théâtre Centaur à Montréal en 1968 et elle sera plus tard la pièce inaugurale du Black Theatre Workshop, fondé en 1970. Avant la création du Black Theatre Workshop, il n'y avait pas de tribune pour jouer l'art et le théâtre noirs. Plus de 30 ans plus tard, le Black Theatre Workshop offre encore un lieu aux dramaturges noirs pour présenter leurs œuvres. Il mettra en scène une autre pièce d'Elliott intitulée *Holding Firm the Centre* ("knit one/purl one").

Elliott a également écrit un roman, *Coming For to Carry: A Novel in Five Parts* (1982), qui a été auto-publié. Semblable à ses autres travaux, le roman porte sur la vie d'un noir de Trinité-et-Tobago qui est confronté au racisme et à la solitude durant sa vie. Le travail d'Elliott en tant que chercheur se retrouve le plus directement dans la bibliographie qu'il a compilée et éditée en 1986, *The Bibliography of Literary Writings by Blacks in Canada*. Le dernier ouvrage de non-fiction d'Elliott est *Literary Writings by Blacks in Canada: A Preliminary Survey*, 1988. Elliott a beaucoup travaillé pour défendre le travail des écrivains noirs.

En plus de sa participation au Black Theatre Workshop, où il est également membre honoraire du conseil d'administration de 1976 à 1980, Elliott est aussi actif au sein de la Ligue nationale des Noirs du Canada de 1979 à 1981. Il organise à McGill une importante conférence intitulée *The Black Artist in the Canadian Milieu*. Il est aussi actif dans la Black Literacy Society de Montréal de 1983 à 1990. Elliott décède le 14 juillet 1999 à Ottawa à l'âge de 67 ans, après avoir lutté pendant neuf ans contre la maladie d'Alzheimer.

Pour plus d'informations sur le cimetière Beechwood, veuillez nous contacter à l'adresse info@beechwoodottawa.ca